

Figure de Prou



QUE TOUS SOIENT UN...

Numéro 29 – septembre 2024

Basile, charpentier, fils de René Proulx et Marguerite Brunet, marié à Marcelline Perron (1832-1913).

Par Roger Proulx no : 235

Cette biographie familiale de Basile Proulx et de Marcelline Perron prolonge celle de René Proulx et de Marguerite Brunet (1820-1882), le couple fondateur de la sixième lignée des Proulx d'Amérique^{1 2}. Son objectif premier est de permettre à leurs descendants d'aujourd'hui de bâtir le pont entre la génération de leurs grands-parents, Basile et Marcelline qui ont vécu au début du 20^e siècle, et celle du fondateur de la lignée arrivé en 1816 avec l'armée britannique.

L'histoire de Basile Proulx, fils de René, est assez difficile à suivre en raison des variations étonnantes de son prénom: il est baptisé en 1832 sous les noms François David, mais se marie sous celui de Basyle puis s'appelle François Thazile au baptême de sa fille aînée, Bazile, au baptême de sa fille cadette pour finir avec «Basile, alias Blondin René», dans son acte de sépulture. Les différentes manières d'écrire Basile s'expliquent-elles par des prononciations quelque peu douteuses ? Au surplus, Basile est analphabète. Il n'a donc jamais écrit lui-même son nom. D'ailleurs, son frère aîné François-Xavier utilise couramment le prénom de François. Pour ajouter à la confusion, le notaire Léon St-Amant, auteur de la grande majorité des contrats relatifs à Basile, utilise le prénom de Dazyle.

SOMMAIRE

Basile, charpentier, fils de René Proulx et Marguerite Brunet, marié à Marcelline Perron (1832-1913).....	1
Bertrand Proulx (1930-2023) – Un Grand Homme	5
Photos d'une famille Proulx (Georgette Lévesque)	7
Majesté : un roman de Candide Proulx Paru au printemps 2024 chez XYZ	8
Mot du président	9
La vie de mon père Bernard Proulx, 1916-1972 .	10
Joies et misères d'un médecin de campagne (Préambule)	11
Joies et misères d'un médecin de campagne (Chapitre 1)	11

L'origine des époux - 1832

François David naît à Deschambault le 15 mars 1832 du mariage de l'immigrant René Proust, cultivateur, et de Marguerite Brunet. Les témoins sont Adélaïde Angers et Joseph Morin, possiblement des voisins ou des amis de la famille car Basile est né le matin et baptisé la même journée. Il est le septième d'une famille de neuf enfants vivants.

¹ MSGCF, Mémoires, volume 72, cahier 307, Printemps 2021, page 38 – 56. La Société généalogique canadienne-française (sgcf.com)

² AFPA, Figure de Prou, numéro 23, mai 2021, page 3 – 5. www.famillesproulx.org

La naissance et le baptême de Marcelline Perron, sa future épouse, sont enregistrés à la paroisse de Grondines le 23 mars 1832. Son père Louis Perron descend d'une lignée de cultivateurs bien établie à Deschambault-Grondines depuis plusieurs générations. Marcelline est de descendance seigneuriale par sa mère, Marcelline Chavigny de Lachevrotière³. Ses ancêtres ont possédé, à différentes périodes, le fief Chavigny, la seigneurie de Deschambault et la seigneurie de Lachevrotière. François Chavigny, seigneur de La Chevrotière, est son arrière-grand-père. Le parrain est son grand-père Ignace Perron et la marraine est sa tante Josephe de Lachevrotière.

L'installation du couple - 1852

Le 24 août 1852, Basile épouse Marcelline Perron à Deschambault. Les témoins sont Théophile Leclerc et Frédérique Delisle, amis de l'époux, et Louis Perron père et Cléophas Leclerc, ami de l'épouse. Les deux époux sont mineurs. Grâce à son beau-père et à son oncle Ignace Perron, Basile devient menuisier, puis charpentier. Frédérique Delisle devient en 1856 le beau-frère de Basile par son mariage avec Julie Perron, sœur de Marcelline. En 1863, son frère cadet Honoré aléas Néré Proulx marie Henriette Perron, sœur de son épouse.

Bien que baptisé à Deschambault, Basile demeure à Saint-Alban jusqu'à son décès. En effet, l'installation du couple se fait physiquement dans cette nouvelle municipalité: paroisse issue du détachement en 1856 des concessions 5 et plus de Saint-Joseph-de-Deschambault (Secteur de Lachevrotière). D'ailleurs, dans les recensements 1861 et suivants de Saint-Alban, on y retrouve la majorité des enfants de Louis René Proulx et Marguerite Brunet, dont Basile, ses enfants et ses petits-enfants.

La famille s'accroît (1853-1855)

La lune de miel est brève. En trois ans, Marcelline met au monde deux filles, Philomène, le 3 juillet 1853 et Lumina, le 15 mai 1855. Et la famille est terminée.

L'aînée, baptisée à Deschambault, a pour parrain, son grand-père Louis Perron et sa grand-tante, Marcelline Paquette, épouse d'Ignace Perron.

Lumina est plutôt baptisée à Grondines, la paroisse voisine, mais le curé indique que les parents sont de Deschambault; le parrain est Charles Sauvageau, son arrière-grand-père par alliance, et la marraine Julie Bouchard, arrière-grand-mère de l'enfant.

La maison est pleine (1855-1873)

Alors que les deux filles grandissent et atteindront bientôt l'âge de se marier, Basile devient un entrepreneur très actif comme en témoigne ses passages répétés chez les notaires. Voici quelques contrats significatifs.

Le 29 avril 1856, Basile achète de Marcellin Perron, une terre avec circonstances et dépendance près de l'église Saint-Alban. Cette parcelle de trois quarts d'arpent sur environ 9 arpents est située au 6e rang de la seigneurie de Lachevrotière sans réserve sauf un emplacement d'un demi arpent sur un demi arpent appartenant à Joseph Paquet dit Lavallée. Elle est bornée au sud par la rivière Sainte-Anne.

Basile récidive le 21 août 1861 par l'achat d'une terre située à nouveau à Saint-Alban, cette fois au cinquième rang de la même seigneurie. Elle compte 1,5 arpents sur 30 arpents, avec grange dessus construite, bornée au nord par la rivière Sainte-Anne et au sud, par le flanc des terres du quatrième rang. Cette terre est connue et désignée par le numéro cent sept (107) au plan et livre de renvois officiels pour la paroisse de St-Alban. Cette vente est faite pour le prix de 75 louis dont 31 louis 5 chelins payés comptant. Quant au solde de 43 louis 15 chelins, l'acquéreur promet de le payer à la veuve Ambroise Chavigny de Lachevrotière de la paroisse de Lotbinière 12 louis et 10 chelins et à leur majorité, le solde aux quatre héritiers mineurs de défunt Joseph Perron et feu Josephte Lefebvre: Josephte, Julie, Exilda et Louis-Élie. Les deux parents sont décédés du choléra asiatique à trois jours d'intervalle en 1849.

³ Le livre de Pierre-Georges Roy intitulé : LA FAMILLE CHAVIGNY DE LA CHEVROTIÈRE, Disponible sur internet au https://play.google.com/books/reader?id=K_C5-IIGME4C&pg=GBS.PA2&hl=fr au page 40 et 47.

En 1861, Basile vend un emplacement au 6e rang, toujours de la seigneurie de Lachevrotière, pour y construire la maison de demoiselle Marie Anne Brunet, sœur de sa mère Marguerite. Ce lieu, près de l'église de St-Alban, possédait une petite écurie avec pacage pour héberger les chevaux des habitants venant des rangs éloignés. Le contrat détaille très bien les clauses et les normes de construction habituelles d'une maison du milieu du 19e siècle.

En juin 1869, Basile agrandit son domaine par l'achat du lot 109 de Louis Perron. Celle-ci mesure deux arpents de largeur sur trente et un de profondeur prenant par le côté Sud aux terres du quatrième rang et aboutissant au Nord à la rivière Sainte-Anne joignant au Nord-Est le lot 107 lui appartenant et au Sud-Ouest à Narcisse Arcand avec ensemble les bâtisses dessus construites, circonstances et dépendances sans réserve quant à la propriété. Le domaine, alors d'une superficie de cent arpents, est stratégiquement situé à l'intersection des routes Saint-Marc-des-Carières vers le nord jusqu'à Saint-Alban et du chemin royal (route 354 aujourd'hui) reliant les paroisses de Sainte-Christine d'Auvergne à Saint-Casimir.

Les filles se marient (1873-1877)

Lumina, la cadette, quitte la première la maison paternelle. Son mariage a lieu le 7 juillet 1873 à Woonsocket, Providence, Rhode-Island; la mariée a 18 ans et son conjoint, Napoléon Hamel également mineur, est le fils de Léon Hamel et Flavie Rose Dussault, originaire de Deschaillons, municipalité sise en face de Deschambault. Ils ont toutefois vécu à Saint-Alban. Les grands-parents vont connaître leur première petite fille, Émilie qui naît en 1874 à Woonsocket, Providence, Rhode Island, puis Philomène-Agnus l'année suivante à St-Alban.

L'aînée de la famille, Philomène de santé fragile, se marie avec Liboire Cloutier le 23 juillet 1877 à Suncook, New-Hampshire. Après un mariage malheureux, elle est revenue chez ses parents et y est décédée à l'âge de 31 ans. Aucune descendance ne lui est connue.

Par ailleurs, rien ne donne à penser que les deux filles de Basile et leurs maris se soient établies aux États-Unis. En effet, le recensement de 1881 présente une

famille élargie de Basile et de Marcelline dans une même maisonnée avec leurs deux filles et ses petites-filles. Napoléon Hamel, conjoint de Lumina, est également identifié comme journalier à la même adresse; au mariage de sa fille Émilie en 1891, celui-ci exerce le métier de casseur de pierre.

Entre ces deux mariages, Basile poursuit ses transactions immobilières. En 1876, Basile signe un bail de location du moulin à scie de Octave Naud, situé au 4e rang de la seigneurie de Lachevrotière. L'entente de cinq ans oblige Basile à apporter des améliorations au moulin, à utiliser celui-ci au printemps et à la convenance des deux parties. Ce moulin, inscrit au Répertoire des moulins à eau du Québec imprimé en mai 1978, est alimenté par une roue à godets; le réservoir est retenu par une chaussée et alimenté par un ruisseau. M. Naud vendra le moulin, apparemment hérité de son père Olivier en 1864, à Joseph Dufresne de Saint-Marc-des-Carières le 24 août 1902 par contrat devant le notaire Léon St-Amant. Le moulin a cessé de fonctionner au milieu du 20e siècle. Il est aujourd'hui démoli. La municipalité de Saint-Marc-des-Carières, fondé en 1901, englobe le quatrième rang de la seigneurie de Lachevrotière.

Les descendants

Les petits-enfants font partie de l'histoire d'une famille. Les grands-parents tissent tout naturellement des rapports sociaux avec eux fondés à la fois sur la parentalité, mais surtout sur l'affection. Le cousinage, en particulier dans l'enfance, constitue aussi une réalité importante d'autant que la majorité des descendants de René Proulx demeurent à Saint-Alban. Seule sa petite-fille cadette Lumina, mariée en 1873 avec Napoléon Hamel (1853-1932) a donné naissance à au moins cinq enfants dont une seule, Émilie Hamel eu des enfants avec Joseph Touzin (1869-1942).

Par malheur, le couple Basile - Marcelline ne verra qu'une seule arrière-petite fille, Monique Éva Touzin, survivre à l'adolescence.

La retraite -1879

L'année 1879 marque vraiment une pré-retraite pour Basile et de Marcelline. En effet, ils font donation à leur fille Emilia et son conjoint, de deux terres contiguës situées au cinquième rang de la seigneurie de Lachevrotière, bornées au nord par la

rivière Sainte-Anne et décrites comme étant les lots 107 et 109 du cadastre de Saint-Alban, incluant les animaux, mobiliers, instruments, Les donataires se réservent la conduite et la jouissance des biens donnés leur vie durant. L'entente contient également plusieurs clauses très précises concernant leur fille aînée, malade et séparée de son conjoint.

Durant les deux décennies suivantes, Basile est encore actif chez les notaires : vente de plusieurs emplacements, quittances, procuration de sa mère pour régler et hériter de la pension militaire de son frère Olivier René décédé dans l'armée américaine.

Au recensement de 1891, Basile et son épouse demeurent avec sa fille Lumina, son mari et leur petite-fille. Au suivant de 1901, on y retrouve chaque famille installée dans leur maison respective : Basile Proulx 69 ans avec son épouse et sa belle-sœur Julie Delisle Perron; son gendre Napoléon Hamel 47 ans avec leur fille Lumina Proulx; leur petit-fils Joseph Touzin 32 ans avec sa conjointe Émilie Hamel et l'autre petit-fils Daniel Touzin 28 ans avec son épouse Philomène Hamel.

Au recensement de juin 1911, les voilà tous deux identifiés comme rentier; ils résident à Saint-Alban dans la demeure de leur petite-fille Philomène Hamel et son mari Daniel Touzin.

Deux mois plus tard, le 9 août 1911, à 79 ans, Basile, alias Blondin René⁴, journalier et époux de Marcelline Perron, décède à Saint-Alban. J. Alphonse Langlais, le célébrant aux funérailles en l'église de Saint-Alban, est le curé de la paroisse de Saint-Marc-des-Carières. Les témoins sont Alfred et Joseph Beucage, Joseph Petitclerc, Charles l'Écuyer et Xavier Savard.

Avant son décès, Marcelline fait le don d'une dernière parcelle de terrain à son gendre Napoléon Hamel. Deux ans plus tard, le 23 Juillet 1913, Marcelline, la veuve de Bazile Proulx, décède à son tour à Saint-Alban à l'âge de 81 ans. Plusieurs parents et amis sont présents dont quelques-uns ont signé comme témoins : Charles l'Écuyer, Alfred Beucage, Arthur Paquet, Napoléon Hamel et Joseph Petitclerc.

Lumina, leur fille, décède le 22 février 1933 à Saint-Alban moins d'un an après celui de son conjoint Napoléon (1853-1932).

Conclusion

L'ascendance généalogique entre la génération des grands-parents et celle de leur pionnier Proulx est souvent difficile à établir. Cette histoire a été rédigée afin de faciliter, aux descendants de René Proulx et de Marguerite Brunet, la construction de leur arbre généalogique durant le 19e et le début du 20e siècle. Les informations généalogiques pour les ancêtres des 17e et 18e siècles sont beaucoup plus documentées et accessibles sur internet.

L'histoire de cet homme analphabète est fascinante par son implication dans son milieu et dans sa famille élargie mais aussi son histoire de famille. Chaque génération est féminine et une seule d'entre elles assure la génération suivante.

Selon mes recherches à ce jour, Basile et son épouse n'ont laissé aucune descendance masculine portant le patronyme de Proulx.

Bonne recherche à tous

S. Basile Proulx - alias Blondin René_BMS_st-Alban_1911-08-12B

J. 27 (Le dimanche 12 août 1911)
Basile Proulx, alias René, veuve de St Marc des Car.
alias Blondin René, âgé de 79 ans, journalier, époux de Marcelline Perron, de cette paroisse, décède dans cette paroisse le neuf des courants, à l'âge de soixante-neuf ans.
Témoins: Alfred Beucage, Joseph Beucage, Joseph Petitclerc, Charles l'Écuyer, Xavier Savard.
Alfred Beucage
Joseph Beucage
Joseph Petitclerc
Charles l'Écuyer
Xavier Savard
No. 10. St. Marc des Car.

⁴ Registre paroissial de Saint-Alban, sépulture de Basile, 12 août 1911. Son surnom « le blondin à René », lui vient sûrement de la couleur pâle de ses cheveux.

Bertrand Proulx (1930-2023) Un Grand Homme

Joseph, Anselme, Anselme / Marie-Anna, Herménégilde,
Antoine.

Ancêtres communs : Pierre, Pierre, Guillaume, Pierre, Jean.
Descendants de Jean Prou(st) et de Jacquette Fournier.

Par Georgette Lévesque

Le 17 février 1910, Joseph Lebel vend une terre à Anselme Proulx, soit le lot numéro 22 au 3^e rang de Sainte-Blandine dans le Bas Saint-Laurent. Peu après, son fils Ernest l'achète le 13 avril 1912. Par la suite, la dite-terre est revendue à son frère Joseph le 11 avril 1921 et une partie du lot numéro 23 dans le 4^e rang. Il acquit par la même vente tous les animaux, agrès d'agriculture, voitures, grains, foin, paille et légumes. Il est prêt à recevoir sa future épouse.

Marie-Anna Proulx rencontrait souvent Joseph à l'église de Sainte-Blandine et le trouvait de son goût. Elle demanda à son frère Antoine s'il voulait bien l'inviter. Il organisa la rencontre dans un « brelan » de pommes. On joue aux cartes et l'enjeu est de gagner en se servant des pommes. Après de courtes fréquentations pendant le carême, le mariage est célébré un lundi de Pâques du 24 avril 1922. Herménégilde et Régule jouent du violon et place à la danse avec les invités.

Après les réjouissances, le couple s'installe sur la ferme et le travail ne manque pas pendant les cinq premières années. Ils ont trois enfants : Marianne, Omer et Jeanne.

Les répercussions de l'après-guerre de 1914-1918 sont difficiles et Joseph a dû revendre sa terre en 1926. Il déménage sa famille dans un logement au village de Sainte-Blandine. Il travaille dans les camps de bûcherons et il est aussi journalier pour différents contracteurs. Il est charretier, draveur et même cuisinier pour de petits groupes d'hommes. Marie-Anna, malgré ses nombreuses tâches ménagères, cousait des vêtements pour les voisins.

Les jeunes enfants cueillaient des fraises, des framboises et des bleuets dans les champs. C'est Omer qui se rendait en voiture pour les vendre à Rimouski. Cet argent servait à acheter les livres et les crayons



pour l'école. Sept autres enfants sont nés au village de Sainte-Blandine : Cécile, Lionel, Bertrand, Rita, Rollande, Lucette et Monique.

Il y eut des années difficiles où les denrées alimentaires (beurre, sucre...) étaient rationnées. Les familles devaient se procurer des jetons pour acheter ces produits limités.

En 1937, Joseph, sous la loi des douze enfants, obtient le lot numéro 48 de cent acres du gouvernement. Il a tout d'abord déboisé et construit un camp en bois écorcé et cela se faisait en corvées. Il déménage ainsi la famille dans un camp sur le rang 1 à Esprit-Saint dans le canton Laroche. Si son homme s'organisait pour mener à bien son travail à l'extérieur, Marie-Anna devait aussi le faire afin de pouvoir l'assister efficacement et prendre soin des siens.

En 1939, le territoire est subdivisé, la terre familiale est désormais située à la Trinité-des-Monts. La construction d'une maison est rendue nécessaire, l'ancien campement est utilisé comme étable. Bertrand et Omer participent aux travaux avec l'aide des voisins. Vers 1943, la ferme est en pleine expansion et c'est le temps de construire une grange plus moderne avec un toit à mansarde pour les années à venir.

Bertrand, alors âgé de 9 ans, a plusieurs responsabilités : transporter de l'eau du puits situé près de l'école, apporter le bois de chauffage et effectuer d'autres commissions. Pour les accomplir, il attèle son fidèle compagnon « Pitou » qu'il affectionne particulièrement. Plus tard, la famille possède un autre cheval nommé : Prince.

De 1938 à 1947 la famille s'agrandit et 7 autres enfants s'ajoutent : Marielle, Jean-Luc, Gabrielle, Berthe, Gilles, Rosella et Réal. Ils ont tous contribué largement aux travaux de la ferme. Par la suite, ils quittent le nid familial, soit pour se marier ou pour travailler à l'extérieur.

Bertrand est le 6e d'une famille de 17 enfants et a dû commencer à travailler très jeune à l'extérieur du nid familial. Notamment, en 1947, à peine âgé de 17 ans, il cuisine avec son frère Omer pour des bûcherons sur la Côte-Nord. En 1952, il travaille au barrage Chute-à-la-Savane avec son beau-frère Fernand Vignola et perfectionne ainsi ses connaissances de charpentier-menuisier. Vers la fin des années 1950 à Labrieville, il initie à son tour, son jeune frère Jean-Luc au métier pour le compte d'Hydro-Québec.

À l'automne 1957, la ferme familiale est vendue et toute cette belle grande famille déménage à Rimouski. Marie-Anna et Joseph y sont décédés le 28 novembre 1975 et le 10 mars 1977. La descendance compte 17 enfants, 37 petits-enfants, 52 arrière-petits-enfants...

Bertrand...

C'est un certain dimanche soir du 28 février 1963, alors que Bertrand, célibataire de 33 ans, se sauvait de deux autres femmes qu'il se dirigea vers le cinéma. Un ami commun en compagnie de 4 jeunes filles l'aperçut sur la rue et lui offre de l'embarquer. C'est dans cette voiture que je l'ai rencontré. D'autres rendez-vous se sont succédés par la suite. Après deux années de fréquentations, nous nous sommes mariés le 9 octobre 1965 à Nazareth, un quartier de Rimouski, J'ai quitté ma ville pour une nouvelle vie, d'abord à Charlesbourg et ensuite Québec.

Bertrand s'est acheté un camion et a commencé à rénover alors des maisons au Québec, ayant sous son aile ses frères Gilles et Réal. Par la suite, il suivit quelques cours de perfectionnement. Son nom est associé à la construction de plusieurs édifices grandioses de la région. Il a œuvré à édifier l'édifice Marie-Guyart connu sous le nom de complexe G, à l'agrandissement du Colisée de Québec. Les enfants étaient fiers de voir le nom de leur père gravé sur une plaque lorsqu'ils allaient à des matchs des Nordiques.

En 1966 et 1968, notre famille s'enrichit par l'arrivée des filles Marie-Josée et Brigitte. Avec l'annonce du pont Pierre-Laporte, en 1970, nous traversons le pont de Québec vers Sainte-Hélène-de-Breakeyville. Le 8 décembre 1971, Bertrand achète un terrain de 8300 pieds carrés à proximité. Son rêve se réalise enfin, construisant, avec l'aide de plusieurs bénévoles, frères et beaux-frères, une maison familiale durant l'année

1972. Construction qui fait l'objet d'une entente entre moi et Bertrand : « lorsque j'aurai ma maison, tu auras ton garçon ». En 1974, il y a alors de la place pour accueillir le petit dernier Michel. Bertrand améliore constamment la maison tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Le 9 du 9e mois de l'année 1989, Bertrand subit un grave accident de travail à la main gauche. La blessure lui imposa qu'il subisse une reconstruction. Après plusieurs traitements, il a finalement pu se servir de nouveau de sa main handicapée, mais il a dû prendre sa retraite à 59 ans. Nous en avons profité pour faire de beaux voyages : France, Italie, Suisse, Orlando et plusieurs régions du Québec.

Bien que son instruction fût de courte durée, mon mari Bertrand continuait toujours d'approfondir ses connaissances. Il y avait toujours un livre près de lui dans le salon. Il était un fervent défenseur des événements historiques et de son almanach, il aurait bien aimé devenir ingénieur.

En mai 2021, la maison familiale qu'il a construite est vendue, laissant derrière nous cette belle propriété riche de souvenirs accumulés pendant 49 ans. Cette fois, nous traversons le Pont Laporte pour demeurer à Québec. Nous rejoignons nos enfants demeurant à proximité.

C'est le 9 décembre 2023 à 14 heures 22 qu'il nous quitte pour un autre voyage. Malgré sa modeste taille, il était un Grand Homme. Mission accomplie Bertrand, tu peux partir l'esprit tranquille, nos enfants ont eu une bonne éducation, une bonne instruction, un bon travail qu'ils aiment accomplir, de bonnes valeurs comme le sens de la famille, le sens des responsabilités, l'entraide et l'amour de la vie. C'est à leur tour maintenant de transmettre le tout, en ta mémoire à nos cinq petits-enfants : Cédric, Benjamin, Annabelle, Elsa et Joakim.

Sources :

Données généalogiques extraites de mon livre : *Marie-Anna et Joseph Proulx : Descendants de Jean Prou(st) et de Jacquette Fournier*. Publié 10 octobre 2004.

Hommage au décès de Bertrand : Michel Proulx



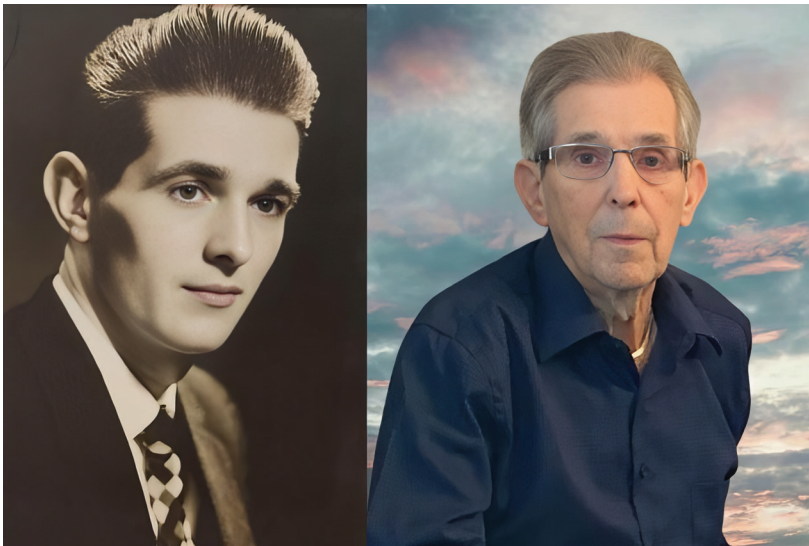
Famille en 1942 à Trinité-des-Monts.



Ste-Blandine, corde à linge à M. Anna.



Brigitte, Michel, Marie-Josée, Georgette Lévesque et Bertrand en 1990.



Bertrand vers 1950.

Bertrand en 2021.



Bertrand et Omer, 1947.

Majesté : un roman de Candide Proulx

Paru au printemps 2024 chez XYZ

Comment parler d'un roman qu'on a écrit ? Comment ne sembler ni vantarde, ni vendeuse ? Je prends plaisir à me définir comme une « bébé autrice » - je trouve que « primo-romancière » comme ils disent parfois à la radio de Radio-Canada sonne justement...trop radio-canadien. Majesté est mon premier roman achevé, et le précédent, inabouti vous l'aurez compris,



portait sur la vie rocambolesque de l'oncle Maurice, alias l'Abbé Maurice Proulx.

Les deux projets ne pourraient être plus dissemblables. Majesté provient de l'union de mes tripes avec mon horloge circadienne, autrement dit, le roman est né dans le lit à moitié défait d'une femme célibataire qui se lève trop de bonne heure. Maurice (titre de travail) devait

prendre l'allure et l'envergure d'une fiction historique où la colonisation de l'Abitibi et l'écrasement d'un avion sur le mont Obiou en 1950 se disputeraient l'honneur de pousser le personnage principal au bout de ses forces pour qu'il puisse d'une certaine manière, je n'ai pas à vous apprendre la recette, renaître.

La différence, c'est le « je. » Ce n'est pas faute d'avoir essayé, je n'ai jamais réussi à habiter Maurice, et encore moins à le faire parler. La psychologie, le vocabulaire, les référents et l'humour d'un homme né en 1910 ayant étudié au Grand Séminaire de Québec avant d'être ordonné prêtre et de partir étudier l'agronomie aux États-Unis me sont aussi impénétrables que les voies du Seigneur. Maurice (titre de travail) s'écrivait à la troisième personne et allait s'éteindre à la troisième personne.

Je garde précieusement une boîte pleine d'archives personnelles du pionnier du cinéma québécois que fut le frère de mon grand-père. Un prêt de mes parents qui espèrent sans faillir qu'un jour « quelqu'un » (en l'occurrence, moi) « fera quelque chose avec ça ». C'est vers elle (la boîte) que je me tourne quand on me pose des questions généalogiques. Sur des pages photocopiees, des noms en lettres attachées hantent des lieux et des dates. L'histoire de Jean Prou et Jaquette Fournier, elle, se devine à travers quelques actes notariés. L'achat de terres, les prêts et dettes, leur mariage. Ça fait beaucoup de vides à combler. Que pensait la jeune fille de quatorze ans du mari de vingt-neuf que la vie lui assignait ? Comment pouvait-il considérer la pauvre enfant comme une femme, comme sa femme ? Peut-être avait-elle ses règles depuis quelques mois seulement. Sans surprise, la relation entre Jean et Jaquette m'intrigue, c'est mon sujet de prédilection. On y revient : comment parler de mon roman ?

C'est l'odyssée à la fois banale et rocambolesque d'une femme dans la quarantaine, Rosemarie, qui se fait confier l'animation d'une célébration de mariage très spéciale à l'église de son village. Récemment séparée d'avec le père de ses enfants, célibataire en goguette, précipitée dans les habits d'une prêtresse pas si convaincue que ça, son mandat de célébrante prend une tournure absurde et bouleversante. Je n'en dis pas plus ! Bonne lecture !

Candide Proulx



Mot du président

Bonjour à vous chères et chers membres de notre belle association.

À la suite de la démission de Monsieur Jean-Pierre Proulx, président d'août 2022 à mars 2024, nous avons tenu une réunion du conseil d'administration en mai dernier. Lors de cette rencontre, j'ai été nommé président de l'association. Je suis donc le sixième président.

Pour ceux qui ne me connaissent pas, voici quelques lignes de mon histoire. Plusieurs d'entre vous connaissent mon père, Monsieur Clément Proulx, qui fut le deuxième président de notre association. Je suis des descendants de Jean et de Jacqueline Fournier.

Mon père m'a transmis sa passion pour la généalogie, mais aussi l'importance de la famille. De là l'intérêt de m'on implication auprès de l'association depuis quelques années.

J'ai évolué dans le domaine social depuis plus de 25 ans comme intervenant avant de devenir enseignant en 2023.

J'ai accepté de prendre le rôle de président de l'association jusqu'à la prochaine assemblée générale afin de m'assurer que l'association puisse poursuivre ses activités. Mon objectif personnel en tant que président sera de travailler en équipe et d'essayer d'établir une relève qui s'impliquera auprès de l'association. Pour ce faire, il y a possibilité que je n'y arrive pas en quatre mois, mais plutôt en 16 mois... On verra bien...

J'ai à cœur notre belle association, comme je me plais à dire, mais dans le but de poursuivre ses activités, votre association a besoin de vous, n'hésitez pas à me faire part de vos commentaires et/ou suggestions.

Au plaisir de vous rencontrer!

Que tous soient un!

Jacky Proulx



La vie de mon père Bernard Proulx, 1916-1972

Par Monic Proulx

Descendante de Jacques Prou et de Jeanne Pilon.

Bernard, mon père, est né le 2 avril 1916 à Saint-Benoît de Mirabel, étant le 5^e enfant de la famille d'Edmond Proulx et d'Élisabeth Ladouceur.

Sa mère décéda en couches deux ans après sa naissance. Grand-père Edmond se retrouvant veuf avec six enfants, il demande l'aide de sa belle-sœur Alexandrine, sœur d'Élisabeth, une maîtresse d'école toujours célibataire à cause d'une infirmité. Le curé de la paroisse ne voyait pas d'un bon œil que lui et sa belle-sœur habitent la même maison. Il met de la pression sur Edmond pour qu'il épouse Alexandrine; ce qu'il a fait.

Le nouveau couple déménagea à Oka et ouvrit un magasin général. Alexandrine aidait au magasin et s'occupait des enfants, tout en donnant naissance elle-même à dix autres frères et sœurs. En grandissant, papa Bernard, ses frères Gérard et René participaient eux aussi à aider au magasin général.

Bernard fit ses études primaires à Oka et ensuite son cours classique (l'équivalent aujourd'hui du secondaire) au Collège de Montréal, comme pensionnaire pendant 5 ans. Son désir était de devenir vétérinaire, mais son père en avait décidé autrement. Il le destinait à devenir prêtre.

Pour éviter qu'il soit mobilisé pendant la 2^e Guerre mondiale, il le retira du Collège pour travailler au magasin général. Papa Bernard acheta un lopin de terre pour 1\$ à oncle Cyrille Lalande qui avait épousé Françoise Proulx, une des sœurs aînées de mon père. C'est ainsi que mon père fit la connaissance de ma mère Flore Lalande, sœur de Cyrille, qui deviendra son épouse. Les deux hommes se connaissaient donc très bien.

Bernard et Flore Lalande se sont mariés en octobre 1940 et ils habitaient toujours à Oka. Mon frère Robert naît en 1942. Mon autre frère Paul est né en 1944 et moi Monique, en 1947.

Oncle Germain Lalande, frère de Flore et Cyrille était prêtre de la Congrégation de Sainte-Croix. Il lui proposa de travailler comme magasinier à l'Oratoire Saint-Joseph. Papa travailla 29 ans à l'Oratoire Saint-

Joseph. D'abord comme contremaître des préposés à l'entretien, puis comme chef d'entrepôt. En 1963, il devint directeur du personnel et en 1971, il fut nommé directeur des travaux pour les édifices, les terrains et les équipements.

Mes parents sont donc déménagés à Ville Saint-Laurent, près du Collège Saint-Laurent, où oncle Germain agissait comme supérieur et directeur.

Bernard acheta un duplex, une maison payée 12,500\$ en 1950. À cette époque, Ville Saint-Laurent était une banlieue de Montréal, un gros village où les gens se côtoyaient, se parlaient et s'entraidaient entre voisins. Derrière notre maison, il y avait la cour des écoles pour filles et pour garçons. Maman n'était pas inquiète de nous voir partir car nous avions seulement la rue à traverser.

La mère de maman, Arzélie Lafond, habitait avec nous. C'était une femme discrète, pieuse, chapelet à la main et toujours prête à rendre service. Souvent, elle passait dans ma chambre pour ramasser mes traîneries sans jamais me faire de reproches. Elle laissait cette tâche à maman Flore.

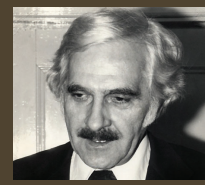
Elle aidait à éplucher les patates, faire la vaisselle. Elle fut pour moi un exemple de patience et de don de soi. Son livre de prières et sa chaise berçante étaient ses moments de détente préférés. Malheureusement, elle tomba paralysée en 1960. Maman et papa décidèrent de la garder à la maison, dans un lit d'hôpital et avec une chaise roulante. Ce fut une période très difficile pour tout le monde, mais surtout pour maman. Grand-maman Arzélie nous quitta en 1962.

En 1963, Papa acheta un chalet saisonnier à l'île Bizard. Ce fut pour la famille un grand bonheur. Tout en continuant à travailler à l'Oratoire Saint-Joseph, l'été, il voyageait entre le chalet et son lieu de travail matin et soir. Nous, on profitait du lac des Deux-Montagnes pour la baignade et le pédalo. Mes parents y retrouvèrent trois couples d'amis sur la même rue et ils se rassemblaient le soir pour jouer aux cartes. Une grande amitié s'est développée entre eux.

En 1971, papa tomba malade et le médecin lui diagnostiqua un cancer du colon. Maman en prit grand soin à la maison jusqu'à ce qu'il en meure le 25 septembre 1972.

Joies et misères d'un médecin de campagne

de Georges-Henri Proulx



PRÉAMBULE

En 1985, mon père avait 67 ans quand il a entrepris une sorte de récapitulation de sa vie. Tous les soirs, après son travail, il restait à son bureau pour écrire un nouveau chapitre de son existence. Il me disait « je suis rendu à mon mariage » ou encore « aujourd'hui j'ai raconté la naissance du troisième enfant »...



Je lui ai alors proposé de transcrire son récit sur un ordinateur pour que ça reste et peut-être pour pouvoir le publier un jour. Il m'a donné carte blanche pour en faire ce que je voulais.

Il y a longtemps de cela. En effet, mon père est décédé vingt ans plus tard, en 2005. Et depuis, je chéris le projet de publier ces mémoires que je trouve toujours aussi intéressants à lire. J'y ai ajouté ici quelques illustrations de mon cru.

Voici donc, en feuilleton, l'histoire d'un médecin de campagne à une époque aujourd'hui disparue et qui comportait ses moments héroïques.

J'espère que vous les lirez avec autant de plaisir que moi.

Monique Désy Proulx, septembre 2024.

CHAPITRE 1

L'enfance

Quand on a des velléités de raconter un peu sa vie, la chose n'est pas facile surtout si on ne se reconnaît pas de style à prix Goncourt. Les idées jaillissent toutes en même temps et il faut remettre un peu d'ordre dans cet amoncellement de souvenirs.

Mais aujourd'hui à 67 ans, quand je regarde de façon rétrospective le début de ma vie, je me dis qu'il serait bien fort, à 10 ans, celui qui pourrait imaginer d'avance tout le chemin qu'il aurait à parcourir.

J'étais le quatrième enfant d'une famille qui a fini par se chiffrer à douze, sans compter mon aînée immédiate, décédée à l'âge de 8 ans d'une pneumonie que le médecin d'alors ne pouvait traiter qu'avec des potions plutôt empiriques.

Je me souviens de ma petite enfance heureuse, alors que nous habitions le rang du Cordeau à Sainte-Monique de Nicolet. Je me souviens surtout (chose étrange même à l'âge de 4 ans) que je souffrais de ce

que je sais aujourd'hui être un prolapsus anal. Me plaçant sur les genoux de maman, mon père me faisait une pression sur le rectum et tout rentrait dans l'ordre. Il posait là, sans le savoir, un geste médical de médecin compétent.

Lorsque j'eus 5 ans, ce fut le déménagement pour le village de Sainte-Monique. Mon père avait vendu sa beurrerie-fromagerie. Il se préparait à aller suivre des cours à l'école d'agriculture de Saint-Hyacinthe en vue d'obtenir un diplôme d'inspecteur de produits laitiers, ce qui équivalait à ce moment-là à un diplôme d'agronomie. Ces études l'amènèrent à être souvent absent de la maison.

Nous en profitions alors pour faire nos meilleurs coups la semaine, même si maman nous promettait les foudres de notre père à son retour le vendredi, chose qui ne se produisait d'ailleurs jamais, car le père était en général plus d'humeur à nous cajoler qu'à nous punir. Je ne sais si j'avais des airs d'apôtre, mais on décida de m'envoyer à 13 ans au Séminaire de Nicolet pour que j'y fasse mon cours classique. Mon frère aîné,

Louis-Philippe, était déjà pensionnaire à Saint-Césaire pour un cours commercial. Comme nous habitions à cinq milles de Nicolet, il me fallait moi aussi devenir pensionnaire. Ce fut un grand moment pour moi. Je craignais de quitter la maison familiale pour aller vers une vie inconnue, qui me semblait une vie de réclusion, dans un monastère où les religieux, des prêtres séculiers, étaient les grands seigneurs et maîtres. Je savais que là-bas, il faudrait me soumettre aux règlements sévères de ces bons messieurs. C'est donc avec beaucoup d'émotions et de religiosité que ma mère prépara ma grosse valise. Un peu penaud, je pris le chemin du Séminaire en septembre 1933, sachant très bien que je ne reviendrais pas chez moi avant les fêtes.

George-Henri entre au Séminaire de Nicolet



Je devais trouver là des joies, mais aussi des peines. Nous couchions dans un dortoir, celui des « petits », qui était fermé à clef la nuit. On nous disait bien de ne pas nous en faire, qu'il fallait seulement, en cas de nécessité fonctionnelle, réveiller le prêtre « surveillant », demander la clef pour sortir du dortoir, ouvrir le dortoir « des grands » après avoir traversé un long couloir mal éclairé, et là, enfin, il y avait des toilettes ! Tant et si bien qu'avec ma timidité, je m'endormais en songeant que jamais je n'aurais à faire tout ce branle-bas. Et parfois, je rêvais qu'enfin chez nous, je pouvais

avec élégance et facilité donner libre cours à mes besoins naturels. Et vlan ! Je me retrouvais mouillé jusqu'au cou, quand il n'y avait pas d'autres impératifs plus malodorants qui venaient compléter le triste tableau !

Confus et humilié après plusieurs épisodes de ce genre, je me décidai enfin à écrire à ma mère pour lui dire que je ne voulais plus rester au Séminaire. Je la vis rapidement arriver au parloir, découragée et aussi malheureuse que moi de ma déconfiture. Après en avoir discuté avec le directeur, on me persuada de faire un essai : comme j'étais plus grand que tous les « petits », on me transféra dans le dortoir des « grands », près des toilettes. Jamais plus je n'eus besoin de me lever la nuit et mon cauchemar prit fin. Je fis une bonne année, toujours classé dans les quatre premiers de la classe.

Ma première année comme pensionnaire du séminaire de Nicolet fut sans histoires, sinon heureuses, à part les difficultés d'accommodation du début. J'étais assez studieux et ambitieux, et fort heureux de me classer parmi les premiers. Parce que j'habitais à cinq milles de chez mes parents, je n'avais que peu de visites au parloir. Cependant, mon père, qui fut transféré à Rimouski cette même année, venait me voir une fois par mois, profitant de la visite qu'il faisait à sa famille à Sainte-Monique. Il me faisait alors sortir en ville pendant une heure et, avec le dollar qu'il me donnait pour de petites dépenses, je rentrais au séminaire en m'étant offert le luxe d'une livre de biscuits au chocolat que je dévorais pendant les récréations quand j'avais le ventre trop creux. Nous ne mangions pas si mal au séminaire, mais nous n'étions jamais gâtés par des repas de luxe. Seul le prêtre qui accompagnait chaque table de pensionnaire avait droit à un repas plus élaboré qu'il mangeait en notre présence sans la moindre gêne ! Nous, on se contentait de s'empiffrer aux « beans » tandis que lui avalait des steaks et des desserts juteux. Mais nous étions jeunes et ne nous en faisons pas pour si peu. En fait, l'idée de discrimination ne peuplait pas nos esprits à cette époque.

Déménagement à Rimouski

À la fin de cette année-là, mon père avait fait déménager notre famille à Rimouski, étant donné qu'il y travaillait. Je dus donc transférer mon

curriculum vitae au Séminaire de Rimouski où je devins demi-pensionnaire, c'est-à-dire que je prenais tous mes repas à la maison, mais je devais coucher au séminaire, dans ce qu'on appelait le dortoir des externes. Ce furent alors sept années de bonheur avec des confrères qui sont restés pour moi des frères. Ce que je retiens surtout de cette étape de ma vie, ce sont les liens d'amitié si forts qui unissaient des garçons évoluant ensemble pendant six ans. Nous étions davantage des amis que des confrères, et les épreuves que l'un d'entre nous subissait nous attristaient autant qu'une joie pouvait nous rendre heureux. Sur le plan affectif, nous étions tous des adolescents pleins de fougue et d'ardeurs contrôlées. Chacun avait sa petite flamme, parfois cachée. Les visites au parloir étaient l'occasion rêvée pour flirter un peu, soit avec la sœur d'un confrère venue en visite hebdomadaire, soit avec les filles des visiteurs qui « couventaient » non loin du séminaire.

Pour ma part, ma flamme était à Rimouski et elle avait nom Madeleine Côté ! C'était une affectueuse brunette aux yeux noirs, très intelligente et fort jolie de surcroît. J'allais chez elle chaque jour de congé, c'est-à-dire le mardi, le jeudi et le dimanche après-midi. C'était le bonheur parfait et nous nous aimions comme des tourtereaux. Quel supplice j'endurais lorsque de mauvaises notes m'obligeaient à passer mes congés au séminaire ! Cependant, il y avait les beaux jours où nous pouvions nous aimer avec toute la tendresse de nos vingt ans. À cette époque, il était normal et d'usage de ne se permettre que de chastes caresses. Et pourtant nous étions des jeunes heureux. Madeleine était aussi amoureuse que moi et nos sentiments se sont toujours exprimés en tendres baisers et en enlacements réservés, mais en cachette évidemment ! Nous n'en avons pas moins conservé un souvenir immuable. Nous apportions, dans cette amitié amoureuse, la même ferveur absurde qu'à résoudre le problème de nos études.

Pendant mes trois premières années au Séminaire de Rimouski, j'avais entrepris de faire le commerce du chocolat. En effet, ayant accès en ville à tous les jours pour mes repas chez nous, j'en profitais pour acheter des boîtes de chocolats Cherry Blossom au prix du gros que je revendais au détail parmi les pensionnaires. Chaque douzaine me rapportait quarante sous. Il me fallait agir avec beaucoup de discrétion, car cet état de choses était formellement défendu au séminaire.

Pendant les récréations, mes grandes poches de redingotes bourrées de la précieuse manne et à l'abri de tout regard curieux, j'effectuais courageusement mon commerce illicite. Le manège dura assez longtemps... jusqu'au jour où je fus pris en flagrant délit.

Ce fut alors la parade chez le directeur qui me sermonna vigoureusement et qui me fit promettre de ne plus recommencer. Cela me valut en plus une mauvaise note (un 4,9), ce qui m'obligea ensuite à passer mes congés au séminaire, chose qui me déplaisait souverainement. À l'époque, nous avions congé le mardi et le jeudi après-midi ainsi que le dimanche.

Quelque temps plus tard, encore attiré par ces petits profits qui me permettaient d'avoir de l'argent de poche, je récidivai, mais cette fois, je devins grossiste. J'achetais le chocolat que je revendais en bloc à des agents pensionnaires qui, eux, faisaient le détail. Au lieu de quarante sous la boîte, j'en faisais vingt, mais n'avais pas à m'exposer au danger des regards indiscrets. J'apportais le chocolat dans le vestiaire de mes agents et le tour était joué.

Mais encore une fois, après plusieurs mois de ce stratagème délicat, un agent se fit prendre à son tour et me dénonça comme fournisseur maudit de cette innocente drogue. Nouvelle parade chez le directeur qui me menaça de me faire prendre la porte. Je crus m'en tirer avec cette menace, mais le directeur écrivit directement à ma mère en lui disant que j'étais un mauvais élève et un perturbateur de l'ordre établi. En cas de nouvelle récidive, disait-il, il n'aurait d'autre choix que de me renvoyer du collège. J'eus alors droit à un long dîner-causerie avec mes parents. Conscient d'être un sujet marqué, je décidai de rompre définitivement avec ce commerce qui pourtant ne faisait de mal à personne. Ma carrière d'homme d'affaires venait de prendre fin !

Mais ce que je trouvais le plus dur, c'était d'être obligé de coucher au séminaire. C'était en somme la demi-pension. Nous couchions dans ce qu'on appelait le dortoir des externes. Toujours fermé à clef, il fallait demander une permission spéciale pour en sortir, même en cas de maladie.

C'est ce qui arriva une nuit quand, rongé par un

affreux mal de dent et ne pouvant dormir, n'ayant aucun calmant, j'obtins de m'en aller chez nous. Je savais que mon père était à la maison, et je savais surtout qu'il avait une pince pour extraire les dents. Or, ne me sentant pas le courage, devant cette lancinante douleur, d'attendre à neuf heures le lendemain matin pour aller voir le dentiste, j'implorai mon père de me soulager en m'enlevant les deux dents qui me faisaient si horriblement mal. Ce dernier se leva, fit bouillir de l'eau pour désinfecter sa pince et, bien à contrecœur, me fit sauter habilement les deux malheureuses incisives. Je le suppliai ensuite de continuer et d'arracher toutes mes dents du haut... et c'est avec beaucoup d'hésitations qu'il consentit. Il craignait de me faire souffrir terriblement en faisant ce triste carnage, mais j'étais résolu à ne plus jamais endurer ce mal. C'est le visage couvert de sueur qu'il m'édenta à froid, sans casser une seule dent ! Quelques années plus tard, alors que j'étais à l'Université et que je souffrais encore de plusieurs caries au maxillaire inférieur, je l'implorai de nouveau de recommencer son pénible travail, et il me fit partir le reste de mes dents. L'hygiène dentaire n'était pas à l'honneur à cette époque et on ignorait l'immense bienfait de garder sa dentition.

J'ignorais surtout que cette nouvelle infirmité aurait une influence énorme sur le reste de ma vie, car j'ai toujours eu, en plus des difficultés d'adaptation aux prothèses, un terrible complexe qui pesa sur mon comportement jusqu'à la fin de mes jours.

À la dernière année du cours classique, il fallait prendre une grande décision quant à notre avenir. Et nous avions des scrupules de ne pas choisir une vocation religieuse. Chaque année, nous assistions à une retraite ordinaire où le prêcheur, avec une verve inimitable, démontrait le danger qui nous attendait si nous manquions notre vocation en nous détournant de l'appel que Dieu nous lançait personnellement. Et on nous citait des cas où un étudiant avait été malheureux toute sa vie pour s'en être allé dans « le monde », où il avait bien sûr perdu son âme ! Chaque étudiant de mon époque a connu les dilemmes intérieurs que ces tractations provoquaient. Il nous fallait souvent de l'aide pour nous en sortir.

À la fin de notre dernière année de séminaire, nous avions une retraite dite de « vocation ». C'était le moment de prendre la grande décision. La nôtre fut prêchée par monseigneur Camille Roy de Québec. C'était un bon prédicateur. Clairvoyant et sans faux semblants, il nous mettait à l'aise et ne nous promettait pas nécessairement l'enfer si nous ne choisissions pas la vie religieuse.

À la fin de la retraite, j'allai le consulter à sa chambre. Après un long dialogue avec lui, il en vint à l'heureuse conclusion que je n'étais pas fait pour la vie religieuse. Il m'affirma qu'il me voyait dans « le monde » et que je pouvais aussi y faire du bien. Cette sympathique rencontre me fit littéralement exploser de joie ! Je sentais mon cœur se libérer d'un poids énorme et mon esprit se dégager des doutes inextricables qui l'habitaient quant au choix de mon avenir. Soudain, quand j'allai me coucher au dortoir, j'étais devenu l'homme le plus léger et le plus heureux qui soit. Pourtant, un autre grand dilemme se posait : celui de ma carrière.

Considérant que je n'étais pas de famille fortunée, je devais me refuser toute idée de formation dite « professionnelle ». L'agronomie me tentait. Mon père étant dans ce milieu, je croyais que j'aurais un peu de chance de m'y trouver un emploi rapidement. Mais, par je ne sais quelle impulsion, la médecine me fascinait. Faute de pouvoir faire des études universitaires, qui m'auraient obligé à demeurer à Québec, je me décidai donc à choisir le ruban jaune, celui de l'agronomie. Entre-temps, mon père était parti assister à un congrès à Saint-Hyacinthe. C'est de là qu'il téléphona à ma mère pour la prévenir qu'il devait s'arrêter à Québec à son retour. C'était une grande nouvelle : il allait y chercher un loyer, car il venait d'être promu inspecteur général, avec résidence à Québec ! Ce fut une des joies de ma vie. Je pourrais donc faire mon cours de médecine ! Je courus chez les petites sœurs qui s'occupaient des rubans, pour leur annoncer fièrement qu'elles pouvaient changer mon ruban jaune pour un ruban rouge, celui de la médecine.

Ce choix, aussi judicieux fût-il (je m'en suis rendu compte par la suite), me laissait tout de même un doute sincère quant à la possibilité que j'avais de le réaliser. J'étais guidé par un désir profond, mais nous venions à peine de sortir de la crise de 39, alors il était

conforme à mon tempérament et à la situation économique de penser que, faute de moyens financiers, je devrais comme bien d'autres me chercher un emploi de journalier ou d'homme à tout faire.

L'espérance de trouver un emploi était d'autant plus légitime que ma famille venait tout juste de déménager à Québec. Les chances d'obtenir un emploi plus agréable augmentaient. En tout cas, en attendant, il ne fallait pas m'en faire. C'étaient les vacances, et surtout, la découverte de la ville de Québec, avec tous ses attraits.

L'été 40 se déroula dans la plus grande insouciance et dans la sérénité parfaite d'un étudiant qui a fini cette première contrainte d'un cours classique éreintant. Finies ces dissertations philosophiques rédigées en latin, finies ces « lectures de notes » le dimanche matin où il y avait toujours le risque d'un 4,9 qui vous obligeait à passer vos congés en pénitence au séminaire. Finis ces examens fastidieux où la peur d'un échec vous empoisonnait l'existence. C'était la liberté et le monde sans complications ! Pourtant, il y avait la guerre et on parlait de conscription. J'étais en pleine forme et en âge d'être parmi les premiers appelés... Mais à quoi bon penser à tout ça quand on est bien et qu'on se la coule douce ! J'attendais qu'un événement extraordinaire se produise, tout en me plaisant dans cette jolie banlieue nommée Everell. Je découvrais aussi le tennis puisqu'il y en avait un juste à côté de chez nous. Et puis, il y avait les belles promenades le soir en chaloupe sur le fleuve avec la fille du voisin, ce qui faisait le désespoir de ma mère... car la fille n'était pas jolie ! Mais elle chantait bien et nous glissions lentement sur l'eau en fredonnant ensemble Love Call de Nelson Eddy et Jeannette McDonald.

Cette aventure ne dura pas très longtemps. Septembre approchait et l'inscription à la faculté de médecine devenait de plus en plus hypothétique, mon père n'ayant pas les moyens de me payer cette inscription et aucun miracle ne s'étant produit au cours de l'été !

Un soir, mon père arriva, avec ses yeux bleus plus brillants que d'habitude. Il m'annonça une nouvelle qui devait bouleverser mon orientation future. « J'ai parlé de toi, dit-il, à un de mes inspecteurs qui est prêt à te prêter l'argent nécessaire pour faire ton cours de médecine ! »

Quelle joie ! Quel formidable aboutissement dans ce cul-de-sac dont je ne voyais pas la fin ? Je jubilais et n'en croyais pas mes oreilles.

Je fis donc mon entrée à la faculté de médecine en septembre 1940, et fier comme Artaban, j'achetai ma première série de billets pour le petit train de Sainte-Anne qui m'amènerait chaque jour à Québec.

La première année fut assez laborieuse. Je trouvais l'étude de la physiologie passionnante, surtout grâce au professeur Blanchet, dont le brio et la volubilité nous fascinaient tous. La pharmacologie nous laissait assez indifférents, mais j'aimais l'anatomie et la dissection. Toutefois, l'odeur de cadavre imprégnait nos muqueuses nasales, et nous avions l'impression, en reprenant le tramway après nos cours, que tous les passagers sentaient sur nous l'odeur de cadavre enduit de formol. Pourtant, il semblait que nous étions les seuls à nous sentir si pestiférants.

Je m'étais endetté auprès de mon protecteur de 700 dollars durant ma première année. J'espérais qu'il renouvellerait son aide l'année suivante. Mais l'été allait me réserver une autre surprise agréable.

Nous avions une voisine très fortunée qui avait sa résidence d'été à côté de chez nous : Mme Thivierge. La vieille dame, qui était une hémiplegique stabilisée, aimait jouer aux cartes. Et elle possédait une longue limousine Packard, qu'un chauffeur attitré conduisait et astiquait tous les jours. Je reluquais souvent l'automobile avec intérêt, car elle avait la classe des grandes voitures et elle m'attirait par son luxe et la richesse qu'elle supposait. Or, un beau dimanche que le chauffeur était malade, on me demanda si je ne sacrifierais pas une heure de mon après-midi pour emmener madame dans une petite promenade confortable quelque part autour de la ville de Québec. Quel sacrifice ! Avoir le plaisir d'être au volant d'une pareille limousine par un dimanche ennuyant où je ne savais que faire de mes dix doigts !

Nous fîmes une randonnée sans but précis, d'environ une heure et demie, après quoi ce fut le brillant retour à la maison. Il va sans dire que j'avais été exempté de conduire en livrée ! Au retour, Madame Thivierge, qui semblait contente de mes services, me remercia chaleureusement en glissant dans ma poche de veston un billet que j'eus la décence de ne pas regarder tout

de suite... J'étais déjà assez heureux d'avoir eu la chance de piloter sa longue Packard sans avoir à espérer en plus un paiement.

Quelle ne fut pas ma surprise, en arrivant chez nous, de me rendre compte qu'elle m'avait donné vingt dollars... ce qui, en 1940, était à peu près le salaire d'un ouvrier pour une semaine ! J'avais eu le temps, au cours de ce bref après-midi, de raconter l'histoire de mes projets d'études médicales, en y mettant à l'occasion un peu de pathos. Le soir même, comme il faisait très beau, elle m'invita à aller jouer aux cartes sur la galerie. Il y avait la cuisinière, l'infirmière garde Ouellet, et moi. Quelle soirée ! Moi qui ai toujours eu horreur des cartes !

L'automne entraîna le déménagement de mes bonnes voisines à leur résidence en ville. L'été qui suivit, c'était la guerre et il fallait accélérer le cours de médecine. Nous dûmes donc recommencer notre année scolaire au début du mois d'août. Je me souviens qu'ayant encore une fois accepté une invitation pour aller jouer aux cartes, Madame me dit soudainement : « Georges-Henri, tu ne sembles pas en forme ce soir. Y a-t-il quelque chose qui ne va pas » ?

C'était le temps pour moi de jouer le grand jeu et de tirer profit de la situation. J'avais eu l'état de compte de mon premier terme d'université ainsi que des livres onéreux du début d'année. Ce compte, je le tenais soigneusement dans ma poche, n'ayant pas encore écrit à mon « protecteur » pour obtenir un nouveau prêt !

— Hé bien, lui dis-je, si je suis distrait ce soir, c'est sans doute à cause du compte que je viens de recevoir et qui me crée de gros embêtements !

— De quoi s'agit-il, s'enquit-elle ?

Je sortis alors de ma poche l'enveloppe précieuse avec la facture pour y lire le montant exact (comme si je ne le savais pas déjà) ! Je n'eus pas le temps d'ouvrir l'enveloppe qu'elle la saisit et la mit dans son sac à main, sans même regarder ce qu'elle contenait. Elle me dit ensuite : « Joue maintenant, et ne te tracasse plus » !

Deux jours plus tard, l'Université Laval me faisait parvenir un reçu comme quoi mon compte avait été entièrement payé !

Ce geste me la rendit bien sympathique, on le comprend, et je continuai tout au long de mon cours à lui rendre visite périodiquement, tant à Everell que sur la rue de la Couronne à Québec, où elle habitait l'hiver. À chaque rencontre, j'avais toujours l'insigne honneur de connaître les largesses de Madame, tant et si bien que je n'eus plus jamais à emprunter de mon protecteur en puissance. Quelle chance ! Qui aurait pu prédire que je serais aussi chanceux et choyé durant mes études ?

« Madame » joue aux cartes avec George-Henri



Médias sociaux

-  www.facebook.com/lesfamillesproulx/
-  twitter.com/FamillesProulx
-  www.pinterest.com/famillesproulx/

Graphisme et mise en page

-  www.lexpertmac.com (Nicolas Jacob)